



Souillure et transgression : le travail sur le négatif psychosocial

Dominique Lhuilier

► To cite this version:

Dominique Lhuilier. Souillure et transgression : le travail sur le négatif psychosocial. Delphine Corteel; Stéphane Le Lay. Les travailleurs des déchets, Érès, pp.33-43, 2011, Clinique du travail, 10.3917/eres.corte.2011.01.0033 . hal-04046358

HAL Id: hal-04046358

<https://cnam.hal.science/hal-04046358>

Submitted on 27 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUILLURES ET TRANSGRESSION :

LE TRAVAIL SUR LE NEGATIF PSYCHO SOCIAL

**Entrée dans la question du traitement des déchets par la
problématique du travail du négatif et du travail sur le négatif**

Dominique Lhuillier

CRTD-Cnam

Le travail du négatif construit une division entre scène et coulisses, mise en scène et rejet-relégation. Nombre de professionnels sont chargés de traiter de ce qui est rejeté et de contribuer – par leurs activités – à la préservation des pactes dénégatifs par la neutralisation de ce qui est objet de déni, rejeté à la marge ou dans l'oubli.

Et nombre de dispositifs organisationnels sont spécialisés dans le traitement du négatif : prisons, hôpitaux psy, maisons de retraite, centres de rétention, centres d'hébergement de SDF... mais aussi les organisations publiques ou privées en charge des cadavres, des déchets, des eaux usées.

Pour préciser ces concepts de négatif, on peut revenir au texte de Freud de 1925 sur la négation : il traite de la façon dont la réalité est saisie à travers son rejet même et sur les deux aspects du jugement (jugement d'existence et jugement d'attribution) qui structure à la fois le langage et la pensée secondaire. Dans cette même lignée, le travail du négatif recouvre un ensemble d'opérations psychiques défensives, tels que refoulement, dénégation et déni.

Le travail du négatif ne se déploie pas seulement au niveau du sujet singulier : il est aussi au service de systèmes défensifs collectifs. Il est un des points de rouage des subjectivités singulières et des processus et formations sociales.

Ici, la négativité apparaît au service de la positivité de la liaison. Ainsi, le déni partagé assure à la fois les défenses du sujet et la liaison intersubjective, liaison fondée sur la puissance de la méconnaissance que scelle le pacte dénégatif. Et l'alliance repose sur le déni de la part de réalité susceptible de remettre en cause le lien. Les territoires du négatif sont autant d'espace-poubelles où oeuvrent ceux qui sont en charge du sale boulot, ceux qui ont à neutraliser les « restes » ; tombés hors du champ des valeurs positives et dans l'envers de la production : c'est-à-dire ce qui ne sert à rien, ne produit rien, ne vaut rien, n'est plus rien.

Deux axes d'analyse seront privilégiés ici :

- le déchet et l'imaginaire,
- le déchet comme objet de travail.

Et ce pour interroger les tentatives de rationalisation de la répulsion que suscite le déchet, une répulsion aux racines inconscientes. Pour interroger encore l'illusion technico-scientifique qui prétend réduire les déchets à la technicité d'un résidu. Pour penser enfin les résonances fantasmatiques sollicitées par la réalité du travail. La vie fantasmatique n'est pas suspendue par l'activité, a fortiori quand les cadres symboliques qui signifient et orientent l'activité en question sont défaillants.

1 - LE DECHET ET L'IMAGINAIRE

Les représentations du déchet s'originent et fonctionnent à partir de deux lignes associatives : la corporéité et la technologie.

Le corps, pour être pleinement symbolique, doit être épuré de sa dette envers la nature : à défaut de pouvoir être désincarné, il doit être propre. Car la corporéité fait problème : elle dérange en nous rappelant la nature animale de l'humain. Les hommes ont choisi, nous dit Freud, pour éluder cette situation fâcheuse de dénier, autant que possible, « cet

inopportun reste de terre, en se le cachant les uns aux autres, bien que chacun sache ce que l'autre a à lui cacher ».

L'irruption du déchet, animé au dedans, à l'intime et singulièrement l'excrément comme prototype du déchet, vient troubler les règles de ce jeu de cache-cache qui n'autorisent au corps que sa mise en scène policée. Dans le dualisme classique de l'âme et du corps, la matière est l'antre de l'impur.

Le déchet s'associe simultanément au technologique et les associations se situent ici du côté de la maîtrise, du contrôle. La technologie est assignée à répondre idéalement à l'impératif d'anéantissement du déchet. En même temps que le déchet comme revers de la production est un excédent qui signale les limites de la technologie. Ici la figure du résidu rejoint celle de l'accident ou de la panne : des ratés du système.

Les discours sur la pollution s'inscrivent dans ce vaste désenchantement qui transforme les représentations du progrès en marche, conquérant et sans limite. La pollution est pensée sur le mode de l'excrémentiel. La souillure menace cette mère Nature belle, propre, ordonnée et féconde. Et le dérèglement de cette nature nourricière ne peut que conduire au dérèglement social sur fond de fantasmes eschatologiques.

Les deux lignes associatives convergent : en leur centre se trouvent l'irréductibilité du réel. Un réel qui ne se laisse pas prendre dans les ressorts du symbolique – qui se dérobe à la domestication, à la maîtrise. Un réel qui doit être maintenu au secret. Un réel obscène.

La visibilité et la proximité du déchet menacent par ce que cette présence révèle : la trace négative de l'activité humaine, la précarité des êtres et des choses, l'emprise d'une corporéité que nous nous évertuons à gommer, la dimension mortifère irréductiblement liée au vivant, la résistance du réel à notre idéal de maîtrise.

Le déchet, exposé au vu et au su de tous, situe à l'extérieur du corps humain et du corps social un objet mortel ; un objet qui en appelle à la première appréhension de la perte et

de la mort. Il est la preuve d'un double échec : échec de l'ordre du corps social, échec de la propreté du corps individuel.

On retrouve ici les thèses de Mary Douglas sur la propreté et sur la souillure. Elle souligne que si l'impératif de démarcation et les procès d'expulsion-exclusion qui l'accompagnent, sont universels, ils varient dans le temps et dans l'espace. La condamnation et la répulsion sont des constructions socio-historiques car « il n'y a rien de dégoûtant en soi ; est dégoûtant ce qui désobéit aux règles de classification propres à un système symbolique donné » (Douglas – 1992).

Ainsi, derrière l'apparente insignifiance du déchet se dévoile la richesse anthropologique d'un objet pensé avec les catégories de l'imaginaire des sociétés antérieures ou d'ailleurs.

S'y trouvent convoqués la souillure des sociétés dites primitives, la saleté profane du monde antique, le péché chrétien du monde médiéval, la pollution de la civilisation urbaine, l'insalubrité de la croisade hygiéniste.

Le déchet n'est pas le reste. Le reste est potentiellement réassimilable dans le cycle de vie. Le déchet est le produit d'une condamnation à mort. Déchu de tout office, il est en rupture de filiation : son appartenance se dissoud dans la déliaison et l'errance. Il est encore un défi, une menace pour la triade « propreté, ordre et beauté » que Freud définit comme celle de la civilisation.

La neutralisation de ces mauvais objets persécuteurs passe par des processus de clivage, externalisation, localisation dans des conteneurs et anéantissement. Collecte, mise en dépôt, relégation, épuration... autant de tâches déléguées à ceux qui eux doivent se coltiner et manipuler ce qui est frappé du tabou de la souillure.

2 – LE DECHET COMME OBJET DE TRAVAIL

Pour les professionnels travaillant à la collecte, aux opérations de stockage ou d'incinération des déchets, la proximité à cet objet déchu est incontournable. Et il n'est pas aisé de se présenter comme professionnel du déchet. Comme d'ailleurs de faire reconnaître l'intérêt de recherches sur ce « drôle » d'objet.

Ceux qui manipulent les ordures, les rebuts, comme les éboueurs, les vidangeurs, les égoutiers, les équarisseurs, les fossoyeurs... ne bénéficient pas d'une image sociale très valorisante. Pas plus que le chercheur qui se perd dans ces zones cloacales. Ils rencontrent au mieux la compassion, au pis le mépris. Ici, on est massivement contaminé par ce qu'on manipule ou ce qu'on examine. Etrange intérêt que celui qui est porté à ce qui est jeté. Etrange et risqué car – nous dit Freud – quiconque étudie de telles choses se voit considéré comme à peine moins inconvenant que celui qui fait réellement des choses inconvenantes.

Faire du déchet son objet de travail n'est pas simple. C'est se confronter au dégoût, à la répulsion : la sienne propre et celle des autres. Et la contagiosité du déchet apparaît résistante aux tentatives de neutralisation de sa portée dégradante.

On ne peut retracer ici l'histoire de ces métiers de collecte et traitement des déchets, comme leur hiérarchisation. Signalons seulement que la pondération du « sale boulot » (au sens que lui donne Hugues [1897-1983], à propos de la division morale et psychologique du travail) s'établit suivant un critère de proximité au dégoûtant. En haut du sommet de la hiérarchie de ces métiers, ceux qui sont dispensés d'une manipulation de l'ordure.

Puis, la mécanisation progressivement accrue des opérations de traitement, la médiation de l'outil, introduisent une distance à l'ordure et des métiers plus techniques et plus valorisants.

Les pratiques discursives des professionnels des rebuts suivent ce même processus de technicisation. Le vocabulaire utilisé vise à supprimer la charge affective associée à l'univers de l'ordure. Déchet est moins inconvenant qu'ordure. Excrément est un peu

plus acceptable que merde. Corps euphémise la répulsion que suscite le cadavre ou la charogne. Dégradation vaut mieux que décomposition et bien plus que pourriture.

Le signe exerce une fonction de déni à l'endroit du réel qu'il signifie.

Les entrepreneurs de boues se sont transformés en industriels de la dépollution. Le balayeur est devenu technicien de surface. Les agents de propreté des villes se voient affubler d'un vert bucolique et écologique.

Reste que le déchet, le sale, la puanteur collent à la peau. Et ce d'autant plus que les formes de gestion de ces « ressources humaines » ravivent l'épreuve du « boulot sale » par le peu de considération reçue.

Quand les éboueurs – et plus largement ceux qui ont la charge du traitement des immondices – sont traités comme des rebuts, quand domine le sentiment d'être exploité, méprisé, dévalué, la menace de contamination trouve des résonances qui amplifient l'atteinte narcissique.

Les producteurs de ces services ont aussi à lutter constamment contre les consommateurs de ces services pour défendre leur dignité, pour se dégager des relations infiltrées de rapports de servitude, pour faire reconnaître leur autonomie et leur professionnalisme.

Le dégagement de la contamination passe par la restauration d'un double pouvoir : sur la matière et sur ceux qui leur délèguent ce sale boulot. Au delà de la plainte, du ressentiment, on observe une inversion du stigmat, un dégagement de la servitude et un désaveu des usagers à éduquer – rééduquer. Le processus de légitimation passe aussi par la sélectivité de la collecte (ne pas tout ramasser) ou du balayage (ne pas tout nettoyer) : insoumission et subversion d'un rapport de domination via le recours « pédagogique » aux valeurs hygiénistes, voire à la honte comme instrument de contrôle. Faire honte aux usages récalcitrants qui jettent en désordre, et rappeler qu'en tant que professionnel du maintien de l'ordre, l'éboueur dispose d'un certain pouvoir. Le pouvoir de la matière menaçante qu'il traite.

Pour conclure,

Soulignons encore que l'engagement des corps et des sens dans ces activités, comme la construction du sens de ce travail et des stratégies défensives ou subversives (les ripostes) ne dépendent pas seulement des substances manipulées, ni des outils utilisés. Ils dépendent aussi des conditions d'emploi et bien sûr de l'organisation du travail.

Il faudra sans doute distinguer les éboueurs polyvalents ou non (en charge de la collecte, du nettoyage, voire d'autres services municipaux).

Comme il faudra aussi distinguer ici le secteur privé du secteur public. Dans le privé, le déchet est une matière économique, dans le public il est une matière politique.

Le faire propre et le faire politique (par exemple disperser les agents pour afficher un maximum de balayeurs au yeux des électeurs, ou les concentrer dans certains quartiers sensibles électoralement parlant) n'obéissent pas aux mêmes logiques d'organisation et d'évaluation du travail.

(Je voudrais renvoyer ici au très beau travail d'Agnès Jeanjean « Basses œuvres », une ethnologie du travail dans les égouts, 2006, éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.)